

Trois Mois au Presbytère.-Anecdote Canadienne

LUE A L'ACADÉMIE DES ELÈVES DU COLLÈGE

STE. MARIE.

Le Canada, comme toutes les autres contrées du monde, renferme une foule de ces anecdotes précieuses qui composent l'histoire traditionnelle d'un pays, mais qui vont se perdant chaque jour, lorsque personne ne les écoute la plume à la main. C'est, Messieurs, un trait de ce genre que j'ai essayé de recueillir et que je vous présente aujourd'hui. C'est une histoire, mais à laquelle il manque déjà malheureusement les noms, la date, le lieu et quelques autres circonstances, que je ne désespère pourtant pas de retrouver si seulement je puis réussir à en renouer les autres débris.

C'était après la cession du pays. Les habitants d'un de nos villages furent éveillés, au milieu de la nuit, par une volée de coups de canons, tirés du fleuve. Toute la population s'élança aussitôt sur la plage, d'où elle fut témoin d'un spectacle sublime de grandiose et d'horrible. Au milieu de l'obscurité, un navire brûlait : on voyait, éclairés par l'incendie, les passagers et les matelots tendre leurs mains vers la terre. Le curé exhorte ses paroissiens à le suivre et s'élança dans un bateau ; vingt barques arrivent en peu de temps sous les flancs du navire. Équipage et passagers, provisions et marchandises, tout est sauvé ; on ne laisse que les poudres, et bientôt une immense germe de flammes s'élança vers les nuages avec un bruit horrible : le vaisseau venait de sauter, couvrant le St. Laurent de ses débris.

Les habitants du village, avec cette hospitalité qui caractérise le Canadien-Français, offrent aux naufragés une place sous le toit de leurs humbles chaumières ; le curé reçut chez lui le Capitaine et son Etat-Major, et chacun s'efforça de faire oublier à ses hôtes les fatigues et les angoisses de la nuit.

Le lendemain matin, à travers les débris qui couvraient encore le fleuve, arrivait au village la chaloupe d'un brick qui avait entendu le canon d'alarmes et vu les tronçons d'un mât flottant à la dérive : on raconta les événements de la veille, et le commandant du brick, qui était présent, offrit aux naufragés de les prendre à son bord. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et tous s'embarquèrent à l'exception du fils du capitaine, que celui-ci, cédant aux instances du curé, laissa au village pendant qu'il irait lui-même à Montréal, où ses affaires devaient le retenir une partie de la belle saison.

L'enfant dont il s'agit, et dont je n'oserais préciser l'âge, semble avoir été une de ces rudes natures qu'on jette quelque fois ainsi sur un vaisseau pour les mâter et leur rendre ensuite plus profitables les leçons de la famille. Quoique donnée sous les yeux même de son père, la leçon avait été dure pour le pauvre mousse : les fatigues de la mer avaient creusé ses joues, hâlé son teint, contourné ses membres ; ses mains, labourées par la brûlure des cordages, étaient pleines de goudron ; le désordre de ses vêtements tout déchirés et encore souillés par l'accident de la veille, complétait ce je ne sais quoi de hagard qu'il avait pris au contact des matelots. Ses mouvements, son langage, son regard, tout était brusque, sauvage, inculte. Quand son père lui annonça la détermination qu'il avait prise : *All right*, répondit le jeune gaillard, en lui tendant la main, et ce fut toutes les larmes qu'il versa. Ce n'est pas qu'il n'aimât point son père, mais c'était le *silex* qui ne laisse pas paraître l'étincelle

qu'il renferme ; pour épancher son cœur, le jeune homme attendait le briquet ; et d'ailleurs on lui avait appris à ne voir qu'un *ami* dans son père.

Les premiers jours qu'il passa au presbytère, le nouvel hôte ne put dissimuler entièrement toute la défiance que lui inspirait la soutane du Curé : c'était la première fois, sans doute, qu'il voyait un de ces *prêtres papistes*, qu'on lui avait tant de fois représentés comme de parfaits modèles de mensonge et de supercherie : aussi, quand il croyait n'être pas vu, le toisait-il souvent de la tête aux pieds comme une bête curieuse ; ses yeux perçants suivaient en dessous toutes ses démarches, il étudiait tous ses mouvements ; avait-il à lui donner ou à recevoir de lui quelque chose ? c'était, malgré son audace, comme s'il eut présenté un sou à un éléphant.

Du reste, sans gêne avec tout le monde, il se fut bientôt mis à l'aise et installé dans la maison. Le prêtre, qui s'y connaissait, l'avait engagé lui-même tout d'abord, de la meilleure grâce du monde, à s'y regarder et à agir absolument comme chez lui ; il avait en même temps expressément ordonné à tous ses gens de le laisser user et abuser sans lui rien refuser ; lui-même il se montra constamment envers lui aimable et prévenant, allant au devant de tous ses désirs, se prêtant à tous ses caprices, et ne le grondant jamais de toutes ses brusqueries et grossièretés que par un redoublement de dignité et de politesse.

D'abord, Milord, en sa qualité d'Anglais sans doute, avait reçu toutes ces amabilités comme choses qui lui étaient dues ; mais bientôt il fut vaincu : grâce au bon sens dont il était doué, il comprit parfaitement que c'était une leçon qu'on lui faisait, et à son tour, presque subitement, il changea entièrement de conduite ; il rendit prévenance pour prévenance, devint aimable, réservé, poli même, autant qu'il s'était montré maussade, et finit enfin par demander au curé pardon et plus ample explication sur tous ses devoirs.

Le bon curé, bien entendu, ne se le fit pas dire deux fois : chaque jour, à la leçon de français qu'il lui donnait, il mêla agréablement quelques mots d'instruction, et c'était toujours la partie de la leçon la mieux écoutée et la mieux goûtée. Ses progrès, dans la vertu comme dans la science, furent tels que le maître obtint bientôt pour son disciple la permission de faire connaissance avec le fils d'un habitant des plus considérés du village. Voilà William et Jean-Baptiste, (car il y a tout à parier qu'ils se nommaient ainsi,) les voilà inséparablement liés et les meilleurs amis du monde. Le curé alors n'eut presque plus rien à faire, le camarade acheva la besogne, en formant, on peut le dire, son ami à son image.

Au bout de quelques mois, quand le capitaine s'arrêta, en passant, pour reprendre son fils, qu'on juge de sa surprise, lorsque, sous la peau de cette espèce d'ours mal léché qu'il avait naguère laissé au presbytère, il voit paraître un jeune homme beau, à l'œil vif et au teint frais, aux formes et à l'âme expansives, qui lui saute au cou, et lui prouve par la plus cordiale étreinte que cette fois il est bien véritablement son fils.

L'enfant avait grandi : ses traits s'étaient dilatés avec le bien-être moral ; ses membres déliés dénotaient l'exercice et l'agilité ; vêtu à la mode du pays, il en avait pris les manières et la gaîté, s'agitait, gesticulait, parlait avec feu et en français avec la plus grande facilité. Il raconta lui-même à son père et avec effusion tout ce qui s'était passé. Alors ce rude marin, quand il eut compris surtout que tout cela était